

CE QUI PEUT NAÎTRE ENTRE UN PSYCHANALYSTE ET SON CHIEN

[Stefano Bolognini](#)

Érès | « Le Coq-héron »

2020/3 N° 242 | pages 139 à 148

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749267425

DOI 10.3917/cohe.242.0139

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2020-3-page-139.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Stefano Bolognini

Ce qui peut naître entre un psychanalyste et son chien¹

Diplômé en médecine de l'université de Padoue, j'ai travaillé dans les départements de psychiatrie de Venise ; après une spécialisation en psychiatrie à Vérone, j'ai suivi une formation dans le cadre de la Société psychanalytique italienne puis de l'Association psychanalytique internationale². Mais tout en assumant ces fonctions professionnelles et institutionnelles, je n'ai jamais cessé dans ma vie privée de cultiver avec mes proches mon intérêt – et mon plaisir – dans ma relation aux animaux. Je ne devrais pas dire « animaux » puisque de toute ma vie je n'ai eu qu'un seul animal. De ce côté, je suis un monogame absolu : mon expérience de vie commune avec un chien a duré douze ans et s'est malheureusement terminée à sa mort, voici près de deux ans. C'était un grand terrier Airedale, adopté lorsqu'il n'était encore qu'un chiot de 2 mois et, tant qu'il a été de ce monde, j'ai vécu avec lui comme s'il était mon quatrième enfant. Partageant chaque instant de nos vies, moi de la sienne et lui de la mienne. De taille moyenne, robuste avec ses 40 kilos, c'était un gros animal plutôt costaud. Disons que mon histoire avec les chiens est assez atypique : j'y fais allusion dans un recueil de récits³ mais sans m'en expliquer vraiment pour des questions personnelles. Les chiens, tout en me faisant peur, m'ont toujours fortement attiré. Jamais je n'en avais connu de près et craignais leur altérité par rapport à la prévisibilité humaine. Mais, à un moment de ma vie, pour des motivations que j'ai élucidées, en lien avec certains aspects de mon évolution, mon rapport aux chiens est devenu facile, instinctif et source d'un plaisir immense. Une grande découverte pour moi, et – je dois le dire – cet événement a transformé ma vie ; en raison de la durée de cette relation enjouée, affectueuse, vécue au quotidien avec mon chien, mais aussi parce que je crois avoir comblé ainsi une lacune importante de mon expérience en tant qu'individu. Je ressens comme un honneur d'avoir perçu comment ce chien me prenait en considération, tenait à moi et réciproquement, ce fut aussi un immense enrichissement.

1. Cet article a paru dans un recueil de textes sous la direction de Francesco Bruni, *Lo psicoterapeuta e il cane. Emozione, comunicazione, relazione*, Turin, éd. Antigone, 2009. Traduit de l'italien par Elena Adam.

2. Stefano Bolognini a été secrétaire scientifique et président de la Société psychanalytique italienne (SPI) et président de l'Association psychanalytique internationale (IPA).

3. S. Bolognini, *Come vento, come onda. Dalla finestra di uno psicanalista* [Comme le vent, comme l'onde. De la fenêtre d'un psychanalyste], Turin, éd. Bollati Boringhieri, 2008.

Je pense pouvoir affirmer (même en tant que psychanalyste) que la plupart des gens n'ont aucune idée de ce qui peut se nouer entre un chien et un homme ; tout juste une vague conscience fugace et approximative, par moments, de la profondeur et de la complexité des échanges potentiels, mais ne devinant sa nature que superficiellement comme tout ce qu'un chien peut partager avec nous. Ou par simplification excessive et sans percevoir la richesse de l'interaction, ne captant que quelques bribes ou aspects sommaires vite tournés en dérision ou vus avec un certain mépris. Je ne souhaite pas fournir une image victimaire ou misérabiliste des rapports homme-chien, mais j'ai souvent reconnu les difficultés éprouvées par certains dans leurs relations interpersonnelles, ensuite reproduites à l'identique avec leur chien ; voire pire, en se sentant d'autant plus libres qu'il s'agit d'un chien. Les sujets autocentrés à forte tendance narcissique projettent des pensées et des attitudes psychiques inexistantes chez le chien à ce même instant. D'autres nient l'évidence de l'interaction affective forte dont le chien est capable, puisque cela les renvoie à leur domaine interdit et, bien au contraire, cela les empêche de la discerner, de l'observer, de la ressentir ou de l'imaginer puisqu'ils appréhendent et craignent tout éventuel débordement émotionnel. Invraisemblable mais vrai, il existe encore toute une catégorie de personnes refusant d'admettre qu'un chien a une vie psychique qui lui appartient. Je dis « invraisemblable » parce qu'au cours de ces dernières décennies l'idée selon laquelle les animaux disposent de leurs propres processus mentaux a progressé dans la culture populaire, même si tous ne le voient pas ainsi. Restent néanmoins nombreux ceux qui tissent une relation personnelle profonde avec leur chien en lui reconnaissant une « vie psychique » dépassant l'aspect « relationnel ». Je dis « vie psychique » parce que je pense que les chiens possèdent leurs processus psychiques, qu'ils sont capables d'élaborer bien au-delà de l'aspect purement relationnel. La relation joue un rôle fondamental dans leur vie mais j'estime que les chiens disposent d'un psychisme individuel, capable de *working through*, qui élabore et traite les événements pour eux-mêmes et non exclusivement dans le cadre relationnel. La plupart du temps, on ne fait pas grand cas de la complexité de la vie mentale des chiens, a fortiori lorsque deux variables l'emportent. En premier, la surdité du sujet vis-à-vis de sa propre complexité intérieure, une surdité qui entrave radicalement sa capacité de percevoir la complexité d'autrui, à plus forte raison celle d'un chien ; l'autre variable est liée au versant phobique de ces mêmes sujets, qui tout en disposant de capacités intellectuelles supérieures aux précédents, pour des problématiques liées à leur Ça – leur partie instinctuelle –, dressent une frontière rigide et cartésienne entre l'animal et eux-mêmes, évitant ainsi de lui reconnaître un statut d'être pensant (à sa façon bien sûr).

De mon point de vue, c'est pour toutes ces raisons que le dialogue entre chiens et hommes se limite au nombre d'humains relativement restreint pourvus de cette capacité. Néanmoins, il existe des personnes (nombreuses, fort heureusement) capables de comprendre un chien et d'interagir avec lui ; mais ôtons de cette liste ceux qui projettent à outrance ou ont un comportement inadapté à la nature des chiens, les traitent comme des enfants..., ou inversement, puis à côté de ces sujets « dépsychisés », obtus sur ce point, il demeure encore une petite portion de sujets compétents quant à la relation et capables de compréhension. On voit couramment des chiens traités comme des enfants ou des poupées. Sans oublier de mentionner ceux qui, encore de nos jours, sont gardés attachés à une

chaîne, maltraités donc au sens premier du terme, puisque leur véritable nature sociale est déniée. Lorsque j'étais enfant les chiens étaient presque toujours traités ainsi, en fonction de leur exploitabilité, comme des vaches. Ils servaient à monter la garde, à chasser, le plus grave étant la négation de leur vie psychique. Il faut dire qu'en ce temps-là, les relations entre humains n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui. On n'a pas assez écrit sur ce thème car à l'époque la sensibilisation sur le développement de la vie psychique était encore inexistante ; en pédagogie on agissait presque toujours selon un mode opérationnel, dans les rapports interpersonnels comme vis-à-vis de soi-même, appuyés de façon primaire sur des critères aussi pauvres que répandus. Sans nulle conscience de l'ampleur et de la profondeur de la vie intérieure. Aujourd'hui, grâce à la diffusion de la culture psychologique – même si traitée sur un mode superficiel dans des articles de presse ou des émissions de télévision, et autres –, l'intégration de ce champ de connaissances s'est développée. Quant à la vie psychique des chiens, la prise de conscience a suivi un rythme plus lent.

Lorsque j'ai décidé d'avoir un chien dans le but de satisfaire un désir intérieur né au cours de ces années-là, je ne connaissais pas grand-chose aux différentes races de chiens et j'en choisis un simplement « plaisant au regard ». Mais une fois qu'il a été présent, lorsque j'ai pris conscience de à *qui* j'avais affaire, j'ai désiré en savoir davantage. Le « sujet » était installé chez nous en chair et en os, il était exclu d'ignorer ce chiot de 2 mois qui en faisait voir de toutes les couleurs, sa présence turbulente et vocale déclenchait un mouvement perpétuel ! J'ai réalisé a posteriori que le type de chien pour lequel j'avais opté ne comptait pas parmi les plus paisibles : les terriers sont pleins de vivacité, sympathiques et catastrophiques par certains aspects, très instinctifs, ils réagissent au quart de tour, explosent de vie et d'affects mais ne sont pas vraiment obéissants ; il va de soi que si l'on choisit un chien de berger, on pourra s'attendre à plus de prévisibilité de sa part. Le choix de ce chien, dans mon cas, ne s'était fait que sur des critères esthétiques : un grand chien magnifique, une race splendide, je ne réalisai que par la suite que j'avais fait entrer dans la maison ! Il nous arrivait de Hongrie, je l'avais imprudemment acheté par le biais d'une de ces filières – pas très licites, semble-t-il – où la police hongroise fait passer des chiots par des tractations sous le manteau.

Il portait déjà un nom à l'arrivée, Lajos (Louis [Luigi en italien]), un nom hongrois que nous lui avons gardé, puisque c'était le sien. Il avait tout une autre ribambelle de noms (Órosvár öre⁴, Ali), mais Lajos l'emporta. Pour la bonne raison que je suis psychanalyste, le nom de Lajos pouvait induire en erreur puisque c'est celui du père d'Œdipe, et mes collègues pensèrent que je lui avais donné un nom freudien. En vérité il se nommait Luigi, et Luigi il demeura. Notre famille (j'avais trois enfants) se dédia instantanément à ce chiot avec passion. Nous habitons dans le centre de Bologne et devions l'emmener au jardin à tour de rôle, ce fut l'occasion de nombre d'échanges et de collaborations en famille : il fallait prendre en charge le nouveau venu. Pour chacun d'entre nous il devint à la fois un tourment et un plaisir, *croce e delizia*⁵, car par sa nature impulsive et la vivacité de son tempérament il faisait pas mal de frasques, s'échappait des jardins à la poursuite de quelque congénère, se bagarrait avec des chats, etc.

Lajos joua un rôle de petit moteur émotionnel autour duquel le noyau familial s'activait avec passion. L'un de mes fils écrivit une nouvelle qui fut publiée, un roman de jeunesse dont le personnage principal (hormis lui-même) était le

4. *Orosvár öre*, en hongrois : protecteur de la ville d'Orosvár.

5. *Croce e delizia* [Croix et délices], air de l'acte I de *La Traviata* de Verdi.

chien. Lors de certaines séances avec mes patients, il m'arrive de me laisser dériver et de fantasmer sur ce que tel ou tel collègue dirait dans la situation du moment (en mon for intérieur, je fais appel à ma connaissance de la façon de penser et de travailler de mes collègues ; je les évoque mentalement et j'aime bien imaginer (Tiens, et à présent, que dirait-il, celui-là ?), et je dois reconnaître que parmi ces divers interlocuteurs mon Lajos « intérieur » a aussi sa place, sa présence est désormais ancrée dans mon monde objectal. De toute évidence Lajos représente ma part instinctive, celle qui perçoit en direct les contenus émotionnels, qui ne s'égaré pas en errances philosophiques. Lajos, d'un flair sûr, savait aller droit au cœur du sujet. Le « cœur du sujet » étant en général un nœud relationnel, il sentait instantanément dans quel sens tournait le vent et comprenait si à ce moment précis les dispositions lui étaient favorables ou pas, ou bien ce qu'il avait à faire pour obtenir ce qui lui tenait à cœur. Lajos m'a permis de me réapproprier de manière plus directe, plus instinctive, ma capacité à percevoir la réalité. De ce point de vue, ma coexistence avec lui fut transformatrice et émouvante, elle me permit de me familiariser de nouveau avec le noyau de certains aspects fondamentaux de la vie relationnelle : l'expression des émotions et des sensations des chiens est directe, authentique et douée d'une spontanéité qui met pas mal de choses au clair.

Entendons-nous : les chiens ne sont pas des phénomènes paranormaux, il leur arrive de commettre des bourdes, il leur arrive de se tromper, souvent même ; mais a priori ils possèdent cette faculté d'aller au cœur des situations, ce qui, chez nous autres humains, est trop souvent entremêlé à bien d'autres ramifications de la pensée. Grâce à ce fil directement relié au cœur de l'expérience, le rapport au chien nous réapprend certaines choses que nous savions déjà mais que nous avons oublié de faire nôtres ; des choses liées à notre bagage originel et en partie confuses. Il n'est pas faux de dire que le risque d'idéaliser ces aspects-là existe, mais je pense que, par-delà l'idéalisation, ces derniers contiennent beaucoup de vérité. J'apporte dans ma clinique psychanalytique un certain quota de ces « vérités fondamentales », à savoir l'honnêteté, la perception réaliste de ce qui se joue dans une relation.

Ma formation culturelle s'est déroulée dans l'après-guerre, au début des années 1950. Je fréquentais l'école publique, mais à cette époque les enfants étaient éduqués dans une atmosphère profondément religieuse à un niveau national, dans un esprit de forte autorité, une éducation patriotique impensable aujourd'hui. Un exemple : lorsque nous étions enfants, on nous faisait participer chaque semaine à des cours de chant à l'école ; on nous y enseignait des chants patriotiques, comme ceux des Alpini⁶, ou l'hymne italien, c'était un monde totalement différent de celui d'aujourd'hui. Je sais que je ne peux pas me déclarer vieux puisque j'ai 58 ans, mais je peux vous assurer que je me sens « très vieux » si je pense aux changements qui se sont produits. À l'école, les enfants se levaient lorsque la maîtresse entraînait dans la classe ; nous étions vêtus d'une manière particulière, en uniforme avec des nœuds énormes, respectivement bleu ciel et roses, noués comme des foulards !

C'était un monde *vertical* dans le sens où il y régnait un principe fortement autoritaire (celui-ci allait se désagréger plus tard, se démanteler entre 1968 et 1977, l'époque où tout a basculé.) Alors, les vérités qui nous étaient administrées prenaient une telle dimension dans notre esprit qu'elles se glissaient à la place de notre perception instinctive des événements. Ce qui nous était dit et enseigné

6. Les *Alpini* sont les troupes de l'armée italienne, créées en 1872, pour défendre les frontières montagneuses du nord du pays face à la France et à l'Empire austro-hongrois.

faisait autorité au point d'infiltrer et de conditionner notre vision du monde, vue à travers cette éducation. Une éducation structurante, avec des retombées utiles puisqu'elle nous faisait accéder à la capacité d'étudier, de nous atteler à la tâche, tout en nous privant d'autres aspects de notre dotation originelle, telle, par exemple, la capacité de percevoir les situations ou de nous en faire une idée subjective, désenchantée, directe et authentique. Disons que l'enfant type de ces années-là était formaté sur un mode strictement éducatif, dans le sens de *e-ducere* (« conduire hors de ») : donc de nous « éconduire » d'une certaine matrice instinctive pour la remplacer par des contributions venues de l'extérieur.

Le chien, dans ce contexte psychologique intériorisé, assumait une fonction provocatrice en même temps que régénératrice, libératoire dans le sens de nous restituer une réalité moins intellectualisée, moins empreinte de culture : peut-être que pour ma génération le chien pouvait être autre chose que ce qu'il représenterait aujourd'hui pour un jeune « autre ». De nos jours, ceux-ci sont moins « éduqués », ils reçoivent des *input* formateurs, beaucoup plus faibles, plus rares et qui ne viennent pas de l'« autre » ou d'« en haut » (d'un Surmoi) ; leurs problématiques sont d'une nature différente comme la difficulté d'accéder à la créativité, par exemple, ou de manquer de stabilité dans les relations d'interdépendance. La réalité émotionnelle et relationnelle des jeunes d'aujourd'hui est beaucoup plus fragmentaire, souvent douloureusement autocentrée, elle ne se fonde pas sur des relations fortes et pourvues de sens. Le problème de la libération d'un Surmoi particulièrement encombrant et pesant – un problème si répandu chez les jeunes de la culture d'avant, souvent aux prises avec une névrose causée par un Surmoi trop oppressif – n'est certes pas celui de la majeure partie des jeunes d'aujourd'hui qui, au contraire, éprouvent des difficultés à définir les frontières de leur Soi, souffrent souvent d'une identité trouble et d'un monde intérieur dévasté, fragmenté, peu lié à leurs objets sur un mode de stabilité et d'authenticité, et ainsi de suite. De nos jours, pour finir, les jeunes souffrent plus fréquemment d'un déficit au niveau de la continuité du lien de leurs relations objectales tandis que jadis le problème résidait dans la prédominance des instances répressives et surmoïques. Le chien peut représenter de l'intérêt pour un jeune « moyen » afin de l'aider à reconnaître les aspects de dépendance, de manque, souvent narcissiquement démentis et déniés par les idéaux culturels des jeunes. Le chien n'a pas honte de ses besoins de dépendance, de vouloir créer des liens durables ; les jeunes éprouvent de la honte face à ces mêmes besoins, craignant d'être inadéquats, indignes ou infantiles s'ils développent des relations stables teintées d'interdépendance, celles-ci étant alors vécues comme menaçantes face à une image narcissique de soi, d'une certaine forme d'omnipotence, etc. Le chien pourrait donc, de manière surprenante, avoir une fonction (je pense que cela se passe ainsi dans certains cas) de facteur d'une humilité relationnelle saine dont les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas capables. Par contre, pour ceux de ma génération, le chien représentait de « bas » instincts qui nous étaient peu familiers. J'ai partagé un cabinet pendant de longues années avec un collègue ; celui-ci avait en cure une jeune fille qui avait adopté un chiot berger allemand. Cette jeune fille était venue à sa séance avec son jeune chien, et ce collègue (qui n'aime pas les chiens ; étrangement, il existe aussi des psychanalystes qui n'aiment pas les chiens...) lui demanda de le laisser attaché sur le palier, à la porte du cabinet. Naturellement, au bout de deux minutes le chiot s'étant mis à pleurer et à faire du grabuge, je sortis, pris le chien et le ramenai

à l'intérieur. En l'absence du patient, le chien suivit sa séance avec moi, tandis que sa maîtresse recevait la sienne dans la pièce d'à côté ; en fait, je le gardai près de moi et il se calma instantanément. À l'époque, c'est le seul chien qui entra dans mon cabinet.

Un autre épisode me semble plus significatif. J'avais en thérapie un garçon qui possédait un petit bâtard et le méprisait précisément parce qu'il se montrait affectueux et dépendant. Ce jeune homme avait tendance à dévaluer les aspects liés à la dépendance et aux affects, cela l'irritait sérieusement de voir que son chien le suivait, cherchait à se faire cajoler, etc. En fait, le maître tenait à distance, de manière un peu phobique, ses propres besoins qu'il voyait ouvertement exprimés par son chien, des besoins qu'il ne s'autorisait pas à ressentir et encore moins à satisfaire. Ce patient vivait également de manière conflictuelle ses propres besoins de contact à l'intérieur de notre relation, allant jusqu'à les exclure, ce qui nous empêchait d'en parler. À un moment donné, au cours d'une séance, il me dit avoir découvert l'existence d'un chien qui le fascinait énormément : le lévrier du Mali. Ces lévriers du Mali avaient, depuis des millénaires, l'habitude de suivre des tribus nomades en se tenant à une distance de cinquante à cent mètres des humains. À la chasse, lors des battues, les lévriers et les nomades collaboraient, répétant de manière assez naturelle un schéma pluriséculaire. Une fois la chasse terminée, les nomades distribuaient une récompense (une petite part du butin) puis repartaient, et les chiens les suivaient, mais en maintenant toujours une certaine distance.

Mon patient était fasciné par l'idée de cette symbiose à distance, de cette commensalité sans dépendance ; il avait également appris qu'il existait, en Hollande, un élevage de ces chiens, là-bas, ils vivaient dans l'enceinte de cette propriété mais à distance de la maison de l'éleveur, conservant ainsi leur comportement originel d'une relative indépendance, ou du moins une dépendance très distancée. Mon patient fit le voyage et acheta un chiot. Durant la période de thérapie qui suivit, ce patient me raconta, très déçu, que le jeune bâtard italien avait – de manière tout à fait imprévisible – appris au lévrier du Mali à être plus social et plus aimable, le déviant en quelque sorte pour l'amener à devenir un chien comme les autres ! Mon patient se retrouva dans son lit avec soit le petit corniaud italien soit le lévrier du Mali, profondément italianisé.

Les développements ultérieurs de la thérapie amenèrent ce jeune homme à parcourir – avec beaucoup de lenteur – un itinéraire identique à celui réalisé par son lévrier du Mali en l'espace de quelques mois ; c'est-à-dire à développer la capacité d'accepter ses propres besoins, les contacts qui lui étaient indispensables, etc. Alors que j'étais assis derrière mon bureau, le petit bâtard italien vint tout de suite vers moi pour me renifler et entreprendre quelques mouvements pour faire connaissance et interagir.

L'autre ne le fit pas. Le lévrier entra et entreprit de faire le tour de la pièce sans me quitter du regard ; la pièce était grande, il en fit le tour trois ou quatre fois, puis s'approcha peu à peu. Quelque dix minutes plus tard, il vint vers moi et je pus le toucher et faire connaissance avec lui. Il demeurait donc une empreinte profondément différente dans leur mode de fonctionnement, mais lui aussi – exactement comme mon patient – y « parvint » petit à petit. Ce fut une expérience riche d'émotion et de sens autant pour mon patient que pour moi (et peut-être pour les chiens aussi !). Ce lévrier était un chien étrange, différent des lévriers que nous connaissons, d'une grande agilité, très léger, avec des

yeux « égyptiens » – même si le Mali n’a rien à voir avec l’Égypte. Un animal clairement venu d’ailleurs, très différent des chiens auxquels nous sommes habitués. Il arrive souvent que les chiens soient des facilitateurs de changement parce qu’ils touchent des domaines qui ne sont pas toujours prévisibles. J’ai pu voir s’ouvrir d’un coup des portes fermées par la vie chez des personnes dont la personnalité était organisée de façon plutôt rigide. Je me souviens avoir connu un individu revêché qui tomba amoureux d’un jeune chien et put développer, du fait de sa coexistence avec lui, une redécouverte narcissique saine et nécessaire de son Soi infantile, de l’époque où lui-même était un enfant, auquel il attribua un immense investissement. Ajoutons que cet ami était quelqu’un d’assez renfermé et ce ne fut pas par hasard, à mon avis, s’il acheta un husky. En vérité il tomba éperdument amoureux de ce chien. Dans d’autres cas, un chien peut symboliser ce qui pourrait correspondre à un conjoint ; vous savez bien qu’il y a tant de chiens-fils/filles, dont la fonction est d’être l’enfant. Un vieux chien peut symboliser une personne âgée de la famille et être traité comme telle ; et le chien acceptera ce rôle dans le sens où il se considérera comme telle, à son tour. Il y a tant de situations familiales où le rôle qu’on lui assigne est accepté par le chien de façon très harmonieuse ; il se plie à cette fonction attribuée, sachant qu’une place lui est ainsi reconnue. Il y a hélas tant de cas de douloureuse incompréhension, tout comme entre humains. Les êtres humains ont cette capacité de se méprendre dans quantité de situations relationnelles, y compris dans leurs rapports avec les chiens. Il existe enfin des cas particuliers, comme celui des *punkabbestia*⁷, qui ont une gestion clivée de la relation à leur chien. Ils projettent en outre inconsciemment sur leur chien leur versant dépendant, en se réservant et en personnifiant le rôle d’adulte indépendant joint à sa partie dépendante, projetée sur le chien. Le *punkabbestia* ne maltraite pas son chien : la plupart du temps, il l’intègre dans le groupe, le nourrit, le garde toujours auprès de lui et l’emmène chez le vétérinaire. En revanche, vis-à-vis du chien, il exhibe une certaine suffisance, parce que celui-ci est vécu comme une partie dépendante du Soi par un sujet qui cherche une représentation autonome de sa propre personne, comme détaché des liens habituels, normaux, dont la majeure partie des individus reconnaissent le besoin, l’existence, etc.

Le choix du type de chien montre la composante agressive des *punkabbestia* : on voit beaucoup de pitbulls, pas mal de croisements apparentés à du rottweiler ou autres molossoïdes volumineux. Des chiens au visage agressif qu’ils traitent ensuite avec des airs de supériorité, comme s’il s’agissait de partenaires dépendants. Le chien est un être qui aime coexister et collaborer ; les chiens apprécient infiniment de travailler ensemble. « Travailler » peut signifier beaucoup de choses, y compris de jouer, mais en ce qui les concerne, en règle générale, cela signifie « faire des choses ensemble ». Habituellement, les chiens apprécient beaucoup qu’on fasse appel à eux pour partager des tâches, vivre des situations ensemble ; cela est rarement compris, certains ne se laissent même pas effleurer par l’idée qu’un chien puisse être un compagnon de travail. Un chien satisfait est un chien qui a sa place dans la famille et qu’on appelle pour faire des choses ensemble. Alors, c’est un chien heureux.

Il m’est arrivé de dire à certains patients particuliers que la présence d’un chien pourrait enrichir leur vie. Dans quelques situations bien précises, j’ai clairement perçu qu’il y avait de l’espace pour un chien, que le besoin d’avoir un chien était là, qu’il pourrait être utile (j’entends par là que cette personne aurait

7. Punk à chien. Cf. S. Bolognini, *Lo zen e l’arte di non sapere cosa dire* [Le zen et l’art de ne pas savoir que dire], Turin, éd. Bollati Boringhieri, 2010.

fait un bon maître). Il me revient en mémoire un patient qui, après un certain parcours individuel, reçut de moi un encouragement explicite lors d'une phase de doute sur la question d'adopter ou non un chien. Je m'entendis acquiescer et lui dire : « Écoutez, je crois que vous avez raison. » C'était une personne qui avait douloureusement recréé, petit à petit, à l'intérieur de lui-même, un espace pour cette part de lui-même retrouvée. Par la suite il s'est en effet fort bien entendu avec son chien parce qu'il avait renoué un contact positif avec des aspects substantiels, vrais, authentiques, et la capacité de comprendre ses propres besoins qu'il put ensuite reproduire avec son chien. Il est passé me voir récemment, son chien a vieilli mais vit encore, et ils s'entendent à merveille.

J'aimerais vous raconter une petite histoire à propos de ma vie avec mon chien qui reste gravée en moi... Il y en aurait tant, mais celle-ci m'a spécialement fait rire et donné à réfléchir. Lajos m'a toujours considéré comme son maître, à tous points de vue, dans le sens où il m'a donné des preuves absolues, véridiques d'attachement et d'affection. Tout en reconnaissant mon autorité. Mais il n'avait pas peur de me dire « ce qu'il pensait ». Dans mon appartement, chaotique et tortueux, pourvu d'un grand nombre de pièces, nous avions « notre » jeu réservé aux jours de mauvais temps, nous utilisions alors l'une de ces petites balles qui rebondissent très fort. Au fil des années, j'avais appris comment la diriger vers diverses pièces en m'inspirant de certains jeux de plage ou de billard ; portes grand ouvertes, je savais créer divers parcours pour cette balle qui roulait vite en rebondissant de manière peu prévisible, ce qui était troublant pour un chien. J'arrivais à lui faire traverser en courant trois ou quatre pièces à chaque fois que je lançais la balle en inventant un parcours complexe. En réalité, cela lui plaisait énormément parce que cette balle était vraiment difficile à attraper, comme une proie convoitée qui lui aurait échappé. Un jour, la balle roula sous une armoire, dans un espace où mon chien n'arrivait pas à se faufiler. Dans ces cas-là (rares), l'accord implicite qui s'était développé sous-entendait que si la balle disparaissait, j'étais censé accourir pour la récupérer. Il le savait, c'était un accord plus proche d'un *gentlemen's agreement* sportif que d'un automatisme neurologique. Un beau jour, la balle finit sous l'armoire et il m'appela, comprenant la raison de son insistance, j'y allai. Comme toujours, selon ma façon de faire habituelle, je m'abaissai au ras du parquet et il en fit autant, sa tête contre la mienne, archi-prêt à saisir la balle dès son apparition. Ce jour-là, je ne retrouvais pas la balle. Je fouillai d'un côté puis de l'autre sans réussir à la récupérer, qui sait où elle était allée se nicher ? Après 20 à 30 secondes d'efforts pour retrouver la maudite petite balle, manifestement il avait perdu patience et je reçus un coup de patte... sur la tête. Je me retournai, contrarié, et lui demandai : « Qu'est-ce que tu veux ? » Il me regarda avec un air de protestation et de défi. Je repris ma recherche avec détermination. Quelques secondes plus tard (mettons une vingtaine) de fouille infructueuse, la balle devait certainement être là..., nouveau coup de patte sur ma tête, nouveau rappel à l'ordre ! Tout à coup, je prêtai plus d'attention à son expression : la tête qu'il faisait pour « m'expliquer » sa protestation face à la situation me parut géniale, un chef-d'œuvre qui signifiait « tu ne fais pas bien ton travail, je suis en train de jouer avec toi, et toi, tu ne fais pas ton boulot ». Lorsque la balle réapparut enfin, il eut l'air très content. Cet épisode m'a beaucoup frappé : le fait qu'il n'ait pas aboyé à ce moment-là, mais donné un coup de patte sur ma tête (deux fois de suite) m'a paru extraordinaire : il s'agissait d'un mode de communication bien plus précis et direct.

Je notai aussi qu'il n'avait eu aucune appréhension à agir ainsi, je continuais à être son maître : après, il ferait ce que je lui demanderais. Et pourtant, demeurerait la perception (concrètement, le fait d'avoir exploré ensemble l'espace sous cette armoire, au ras du sol ; et d'un point de vue relationnel, par le partage du jeu) de nous être trouvés sur un même plan d'horizontalité, d'avoir été à cet instant des compagnons de chasse, associés dans une même action, comme deux joueurs de football qui doivent se passer le ballon et échangent des consignes stratégiques précises. À ce moment-là, j'ai éprouvé une sensation hilarante de collégialité avec lui. Une fois de plus, je me suis senti honoré de notre participation mutuelle, au cœur d'une même dimension, et cela ne m'a pas semblé banal.

Je ne suis pas éthologue, je ne suis pas expert en la matière, au sens scientifique ; je persiste pourtant à croire qu'un psychanalyste peut effectivement dire des choses sur le rapport entre un homme et un chien, tout comme sur le rapport entre un chien et un homme. Il existe une spécificité dans la relation chien-homme, et je ne pense pas que l'on puisse l'appréhender dans sa globalité sans outils psychanalytiques. J'ai une très grande estime pour les éthologues et les zoologues, pour leur savoir dans ces domaines ; mais je maintiens qu'il y a des aires spécifiques du fonctionnement psychique du couple formé par un chien et son maître que l'analyste peut explorer avec une liberté particulière de perception et de compréhension.

Et voilà, je vous raconte un dernier épisode, qui est peut-être un épisode pour analystes. Lorsque mon chien tomba gravement malade (on lui avait trouvé un séminome, une tumeur du testicule), il fut emmené à la clinique et opéré ; il en sortit pour ainsi dire quelques heures après l'opération et fut ramené à la maison par mon fils et l'un de ses amis. Pour pouvoir le transporter, ils l'avaient allongé dans une sorte de drap, encore sous l'effet de l'anesthésie. Ils le ramenèrent donc à la maison et prirent soin de lui pendant toute la durée de l'anesthésie, qui avait été longue et intense. Lorsque je rentrai du travail quelques heures plus tard, mon chien reprenait conscience ; il avait du mal à se remettre sur ses pattes mais nous réussîmes à le faire boire, au bout de quelques heures il parvint même à manger quelque chose. C'est le moment où l'effet de l'anesthésie commençait à faiblir, et Lajos, me sentant auprès de lui, *se mit à me raconter ce qui lui était arrivé*. Je voudrais être clair : le chien commença, à ma surprise comme à celle de mes enfants, à glapir et à gémir, dans un état de grande agitation, émettant une modulation vocale qui me transmettait pleinement le sens de la souffrance qu'il avait traversée ; non de celle qu'il traversait à présent. Il communiquait sensoriellement (utiliser le mot "raconter" implique trop l'usage de la parole), par la modulation de signaux acoustiques vocaux très intenses, très communicatifs, un état de souffrance qui était également signifié par la transmission perceptible de sa forte agitation. Ce récit, cette narration modulée d'un état de souffrance intense et du trauma subi, a duré près de cinq à six minutes ; il a développé réellement une longue « narration », agitée et épuisante, et une fois que cela se fut terminé, le chien put visiblement se relaxer. Il donnait l'impression d'avoir réussi à se décharger des contenus traumatiques de l'expérience, mais aussi, du moins en partie, à les communiquer par une narration (j'utilise ici un concept qui doit vous être familier, le concept de rêverie de Bion) que je lui répercutais, comme on le fait avec les enfants : « Tu t'es senti mal ? Tu te sentais vraiment très mal ? » Et plus je parlais ainsi, plus à son tour, il faisait émerger ces contenus désespérés et poignants, mais bien distincts de ceux exprimés dans d'autres

situations, à des moments de douleur aiguë : je puis vous assurer qu'il était en train de raconter. Il continua ainsi pendant quelques minutes, jusqu'à ce que l'effet bien précis de cette décharge se produise ; ensuite, il put s'endormir avec la certitude d'avoir vécu une expérience traumatique qu'il a malgré tout réussi à me transmettre en partie. Je crois que cette séquence – qu'à la lumière de mon expérience, je sais, je sens être la transmission d'un vécu traumatique invasif, écrasant, qui cherche et trouve finalement un contenant apte à la recevoir –, un non-analyste ou une personne dépourvue de cette expérience, certains experts de ce secteur inclus, pourrait ne pas le comprendre. En revanche, le propriétaire d'un chien, réellement habitué à une coexistence psychique respectueuse avec l'animal, lui pourrait comprendre. Nous nous trouvons ici dans un domaine où la compréhension interactive devient cruciale, pour pouvoir se placer en syntonie avec les contenus sensoriels et somatiques, qui sont tout autant psychiques : c'est bien une affaire de psychanalystes, ou du moins de psycho... quelque chose.

Résumé

L'auteur relate ici sa relation « atypique » avec les chiens : une peur ancienne mêlée d'attrance, puis le plaisir éprouvé dans un lien unique avec Lajos, son terrier Airedale. Cette expérience lui permet de découvrir – en tant qu'humain et psychanalyste – la richesse de l'interaction et de la communication de la rencontre inter-espèces. Cette expérience formatrice et émouvante vient enrichir sa clinique psychanalytique par l'apprentissage de quelques « vérités fondamentales », telles l'honnêteté et une perception réaliste de ce qui se joue dans la relation. La révélation aussi que le chien représente la part instinctive de l'homme, celle qui perçoit en direct les contenus émotionnels. Cette spécificité du rapport chien-homme est appréhendée dans sa globalité grâce aux outils psychanalytiques.

Mots-clés

Vie psychique des chiens, complexité, interaction affective, transmission sensorielle, contenus somatiques et psychiques.

AU-DELÀ DU PRINCIPE DE PLAISIR
COLLOQUE DU CENTENAIRE
1920 – 2020

de

PSYCHANALYSE EN EXTENSION

Par PIERRE MARIE - MARC MASSON - YVES SARFATI

14 NOVEMBRE 2020 - 15 NOVEMBRE 2020

HOPITAL NECKER 149 RUE DE SÈVRES 75015 PARIS

100 € (étudiant : 40 €)

Célébrer le centenaire d'*Au-delà du principe de plaisir* sera l'occasion d'actualiser le débat entre philosophie et biologie, entre psychanalyse et neurosciences, autour des mystères du plaisir et de la pulsion de mort afin de redonner tout leur tranchant à l'expérience psychanalytique et à la pratique d'une psychiatrie psychodynamique

Avec la participation de

François ANSERMET - Pierre MAGISTRETTI - Jocelyn BENOIST -
Nicolas DANZIGER - Raphaël GAILLARD - Bernard GOLSE - Jean GREISCH -
François JOUEN - Catherine JOUSSELME - Jean-Pierre LEFEBVRE -
Matthias PESSIGLIONE - Élise PESTRE - Jean-Pol TASSIN